

il l'aurait fait. M. Johnston a demandé seulement qu'une vacance dans le conseil fût remplie par un monsieur qui s'accordât en principe avec lui sur un seul sujet de haute importance, et je ne puis admettre que, dans les circonstances existantes, en accédant à sa demande, j'aie donné lieu de supposer que je voulais changer de politique.

« La reconnaissance faite par vous tous de mon droit de nomination aux emplois n'est d'aucune valeur en pratique, si vous êtes justifiés à vous retirer de mon conseil et à faire de l'opposition à mon administration dès que je fais une nomination que vous croyez préjudiciable à votre influence. D'autres membres du conseil seraient également justifiés à en faire autant lorsqu'il serait fait une nomination conforme à vos désirs ; et de cette façon la prérogative de la couronne serait enlevée au représentant de la reine, qui est responsable à S. M. de son exercice judiciaire, et serait dévolue à certains membres du conseil, responsables à l'assemblée.

« Sur une question relative à des matières locales, et n'affectant pas la prérogative royale, je croirois de mon devoir de montrer tous les égards et toute la déférence aux vues des membres du conseil, de même qu'aux vœux du peuple, bien qu'ils pussent militer contre mes propres opinions : mais je n'ai pas le pouvoir de reconnaître la prétention que vos résignations tendent virtuellement à élever.

« Je reçois avec satisfaction vos assurances de respect personnel, et la reconnaissance expresse de la confiance et du bon vouloir qui ont si longtemps subsisté entre nous.

Je suis, Messieurs,

Votre très-obéissant serviteur,

(Signé)

FALKLAND.

« A James B. Uniacke, James M^r Nab et Joseph Howe, écuyers. »

INDEX

— On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* :

Quand lord Ellenboroug alla, en 1841, prendre possession du gouvernement de l'Inde, son premier acte fut de publier une proclamation dans laquelle il protestait contre la politique envahissante du gouvernement qui avait précédé le sien, et déclarait que la Grande Bretagne voulait se renfermer dans les limites de son territoire, sans intervenir davantage dans les guerres que se livraient les peuples voisins et indépendans. Et cependant, le nouveau gouverneur a été forcé d'obéir à des nécessités qu'il n'avait pas créées ; il s'est vu forcé d'être conquérant et envahisseur malgré lui. C'est ainsi qu'il a dû faire une campagne jusqu'au fond de l'Afghanistan, pour en ramener les débris de l'armée anglaise échappés au désastre fameux de Caboul, et revenir en laissant derrière lui la terreur avec la haine du nom anglais. C'est ainsi qu'il a été forcé d'ajouter à l'empire indien tout le territoire du Sind, et de convertir en province anglaise un pays qui commandait les bouches de l'Indus et tout le commerce de l'Asie centrale. C'est ainsi, encore, qu'il va se trouver dans la nécessité inévitable d'intervenir comme arbitre et probablement comme un souverain, dans les discussions qui ensanglantent le royaume de Lahore. Nous avons déjà raconté d'une manière sommaire les péripéties sauvages dont ce pays vient d'être le théâtre. Le dernier steamer y a ajouté de nouveaux incidens. Si ces événemens ont quelque chose d'extraordinaire, ils n'ont, toutefois, rien d'inattendu. La domination de Runjet-Sing avait seule donné à l'empire des Sicks une certaine unité, et avait emprunté à ses communications avec l'Europe un certain éclat ; mais il était évident qu'après la mort du lion du Punjab, ainsi qu'on l'appelait, cet éclat disparaissait, et cette unité factice retournerait en poussière. C'est ce qui est arrivé ; Runjet-Sing est mort en 1839, et depuis ce tems le royaume de Lahore a été presque effacé de l'histoire : il paraît aujourd'hui sur la scène, mais peut-être pour la dernière fois comme pays indépendant, et tout prêt d'être englobé dans l'empire absorbant de l'Inde britannique. Voici l'ordre dans lequel se sont déroulées les scènes de cette tragédie aussi compliquée que monstrueuse.

Après la mort de Runjet-Sing, son fils, le faible et imbécile Kurruck-Sing, lui succéda paisiblement ; mais il mourut le 5 novembre, après une maladie douloureuse, aggravée par les soins de ses médecins indigènes, auxquels seuls il voulut se confier. Son corps fut brûlé, et ses femmes, avec plusieurs de leurs suivantes, furent immolées sur son bûcher. Son fils unique, Nehal Sing, fut tué le même jour, écrasé par une poutre qui tomba sur lui, comme il revenait des obsèques de son père. Ce fut alors que Shère-Sing, qui vient d'être assassiné, fut proclamé roi. Il était fils d'une des femmes du vieux Runjet-Sing, mais passait généralement pour illégitime. Au moment de la mort de Kurruck-Sing, il était gouverneur de Cashmire, il se hâta de se rendre à Lahore et de s'y proclamer roi. Cependant, un des femmes de Kurruck-Sing ayant été déclarée grosse, il se forma un parti pour elle, qui avait pour chefs les officiers européens que Runjet-Sing avait attaché à sa fortune. Shère-Sing négocia avec eux, mais la princesse ne renonça pas à ses droits qu'après avoir livré courageusement une bataille dans laquelle périrent 2,000 des siens. Ceci se passait au mois de janvier 1840. Depuis ce tems, Shère-Sing était parvenu à maintenir son autorité ; c'était un homme énergique et résolu, dit-on, mais livré à des débauches excessives, et il avait fini par abandonner le gouvernement des affaires à son tout puissant ministre Dhyan-Sing, qui l'a fait assassiner. Il paraît que plusieurs autres chefs ou sirdars étaient du complot, et que ce fut le sirdar Ajet-Sing qui fut chargé de l'exécuter.

Ajet-Sing était le plus proche parent vivant de Runjet, et il se croyait des droits incontestables à sa succession. Il se revêtit d'une cotte de mailles

pour se préserver contre les premiers coups, et, sous prétexte d'offrir à Shère Sing un pistolet anglais, merveilleux de travail, il s'approcha du roi, lui présenta l'arme par le canon au lieu de la croise, et fit feu sur le rajah. Shère Sing tomba, et quelques-uns de ses amis se précipitèrent sur l'assassin pour le mettre en pièce, mais il tua les deux premiers qui s'avancèrent et en blessa quelques autres, le reste prit la fuite. Ajet coupa alors la tête de Shère Sing, et la porta au palais où demeurait Petaub Sing, fils du roi. Jetant la tête par terre, il dit au jeune prince : « Ceci est la tête de votre père ! » Le prince épouvanté lui cria : « Oh ! mon oncle, vous ne me tuez pas ! » L'assassin répondit : « Votre père n'a fait aucune merci à mon ami Chund-Koop, ni à la femme de Non Nehal Sing, » et il tua l'enfant. Il courut ensuite à la ville, et rencontra le premier ministre, Dhyan Sing, qui lui demanda « pourquoi il marchait avec tant de précipitation. — Venez avec moi, répondit Ajet, j'ai quelque chose à vous dire. » Comme ils entraient dans la ville, Ajet fit un signe à un des hommes de sa suite, qui assassina le premier ministre. Après la mort de ce dernier, son fils Heera Sing implora le secours du général Ventura, et ils attaquèrent la ville et la citadelle dont ils se rendirent bientôt maîtres. Ajet Sing chercha à s'échapper en descendant du haut des murailles dans un panier. Une sentinelle l'aperçut, tira dessus, et porta sa tête à Heera Sing qui lui donna une riche récompense en roupies. Heera Sing fit reconnaître roi Dhuleep Sing, fils de Runjet Sing, l'ancien roi de Lahore, lequel est âgé de sept ans, et passe pour l'enfant adultérin d'un palefrenier et d'une des nombreuses femmes de Runjet. Heera Sing s'est fait le premier ministre de ce fantôme de roi, mais les deux oncles du premier ministre sont, dit-on, mécontents de cet arrangement, et l'un d'eux, Ghoolu Sing, s'avance sur Lahore à la tête de 25,000 hommes.

D'un autre côté, le bruit a couru que Heera Sing avait déjà été tué par un ami d'Ajet, dans une dispute à propos de la distribution des haute emplois. Mais ce bruit n'avait rien d'authentique. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Punjab tout entier est livré à l'anarchie ; et Lahore, n'étant qu'à 50 milles de Ferozepore, la frontière anglaise, le gouvernement de l'Inde se verra forcé d'intervenir dans ces querelles sanglantes. Le Punjab couvre un espace d'environ 50,000 milles carrés ; il a 340 milles de longueur et 200 de largeur. La population est d'environ 3 millions et demi d'habitans, le revenu public de 2 millions et demi mil. ou 75,000 hommes, formés par des officiers français qui avaient fait les guerres de l'empire, tels que les généraux Allard, Ventura, Court, Avitabile. Mais ni le pays ni l'armée, désorganisés et livrés à la guerre civile, ne sauraient faire une bien longue résistance aux forces anglaises. Le général Ventura organisait une armée pour rétablir quelque ordre dans ce chaos et opérer une révolution nouvelle. De ses deux compatriotes, l'un, le général Avitabile, avait obtenu un congé pour aller passer vingt jours à Ferozepore et à Londiana (sur le territoire anglais) ; l'autre, le général Court, avait quitté le service de Lahore, et devait s'embarquer sur le *Sulledge* pour Bombay, avec sa femme et trois enfans.

Outre les trois généraux que nous venons de nommer, l'armée française compte encore à Lahore le colonel Mouton, qui faillit périr dans les troubles survenus à la mort de Runjet Sing ; le colonel Lafon et un autre officier du même nom, M. Achille Lafon, parti de France il y a un an, et qui, présenté par le général Ventura, avait été accueilli avec faveur par Shère Sing et comblé de présens. M. A. Lafon, officier de notre armée et ancien élève de St. Cyr, est le fils du célèbre tragédien. Les journaux de l'Inde ne citent aucun Européen parmi les victimes. Le général Ventura parviendra peut-être, avec l'aide de ses compatriotes, à organiser une double résistance aux factions du dedans et aux ambitions du dehors. Mais cela est malheureusement peu probable.

Le gouverneur général de l'Inde avait déjà ordonné la formation d'un corps d'armée de 17,000 hommes et 49 pièces de canon sur la frontière ; ces troupes trouveront, sans doute de l'emploi. Néanmoins, l'intervention britannique pourrait bien ne pas être aussi immédiate qu'on le dit, et il est possible que lord Ellenboroug laisse pendant quelque tems les Sicks à leur propre fortune.

Dans l'Afghanistan, Dost Mohammed, l'ancien ennemi des Anglais, continue à rétablir son autorité. Il reconstruit tout ce que l'armée anglaise avait détruit. Cependant il a beaucoup à lutter contre les chefs des environs de Caboul, et le besoin d'argent l'a conduit à des exactions qui ont soulevé contre lui une partie de la population. Il a rendu un édit pour enjoindre à tous individus possédant de la monnaie anglaise de la rapporter à son trésor, et cette mesure a provoqué une insurrection que le Dost a énergiquement réprimée. Sa domination paraît s'affermir de plus en plus. Il organise son armée, et, instruit par l'expérience, il licencie sa cavalerie, qui ne peut être qu'inutile dans un pays de montagnes. Son fils, Akbar Khan, bien connu comme le chef de l'insurrection contre l'armée anglaise, veut, dit-on, se créer un gouvernement indépendant à Gandabar. Dost Mohammed se prépare aussi à attaquer le Turkistan, et le khan de Bokhara. Le Dost a sollicité de Lord Ellenboroug l'alliance du gouvernement britannique, mais il est probable qu'il s'élèvera entre eux des motifs de dissension. On se souvient que ce qui servit de prétexte à la guerre de l'Afghanistan, c'est que le gouvernement de l'Inde ne voulut point permettre à Dost Mohammed de reprendre possession de la province de Peshawar, qui avait autrefois appartenu à l'empire des Afghans, et dont Runjet Sing s'était emparé. Cette province est toujours au pouvoir des Sicks ; il est évident